

**Catherine VASSEUR**

Autant la demande d'entrer dans le dispositif de la passe s'est imposée à moi, autant j'ai vécu la fin de mon analyse comme un acting out. Si nous en avions les lois ou les coordonnées, elle m'aurait été prévisible selon un modèle. Mais j'ai effectué là un forçage.

J'ai eu trois analystes, qui correspondent à trois modalités de mon appel à l'Autre.

Le premier, c'est à lui que j'ai adressé ma demande, à l'origine demande thérapeutique, analyste choisi sur des critères de savoir, de maîtrise, dans la ville où j'habitais, et qui y répondait sur ce mode-là, dans ce que je pourrais presque qualifier actuellement de « façon Dolto », avec beaucoup d'interprétations, de conseils, de commentaires, qui me laissaient surtout face à mon incapacité à faire une analyse. Mon appel, ma demande trouvait une réponse, mais qui cachait le désir et le fantasme en jeu. Période que je dirais du brassage du réel, dans la mesure où je ne m'en souviens pas très bien, sauf de ma perplexité et de mon angoisse. Cet analyste est mort, et je n'ai pensé qu'à la honte de mes séances, de mes propos, et qu'il était bien qu'il les enterrât avec lui.

Ma deuxième analyse est venue bien après, avec un analyste réglé comme une horloge à la théorie : *neutre* semblait son mot d'ordre, alors que je m'en prenais à lui de façon révoltée, sans qu'il bronchât sinon pour énoncer ce que j'ai entendu comme venant d'un Autre bétonné, consistant, et vitrifié dans des énoncés lacaniens. Je souhaitais faire une analyse chez un lacanien certes, mais chez un homme aussi, un frère humain au désir averti.

C'est donc moi qui ai interrompu cette analyse, qui pourtant a été thérapeutique sans aucun doute. J'en ai tiré le bénéfice d'une psychothérapie, et j'ai souhaité arrêter lorsque j'ai entendu une collègue me faire la remarque que les analysants de cet analyste étaient tous « plan-plan » : cela fit interprétation pour moi, je l'ai laissé en

plan ! Mais dans l'après-coup je considère aussi qu'il m'a laissée tomber, laissée en plan donc, et que son désir d'analyste n'était pas engagé. Je me demande également si ce lâchage n'a pas renforcé mon transfert à un Autre génétiquement modifié et n'a pas rendu d'autant plus difficile la fin de ma cure. Je dirais que cette analyse faisait une impasse sur mon fantasme et me conduisait à une inflation imaginaire, à laquelle je pense que je me suis prêtée, sauf dans les moments de violence verbale qu'il a entérinés et renforcés dans ses formules du discours du maître.

Ensuite, j'ai attendu des années, et tout autre a été sans le savoir le choix de mon troisième analyste, une femme, sur des critères particuliers : de langue allemande, elle parlait « traduit », comme ma mère avec la langue bretonne. Je l'avais rencontrée dix ans auparavant, lors d'une conférence qu'elle donnait ; l'auditoire ne l'écoutait pas, bavardait, quittait la salle, elle ne parlait donc pas d'une place de maître. De plus, elle avait parlé, puisque je l'avais écoutée, du cas d'une patiente dans le coma, qu'elle avait pu entendre : elle avait donc des pouvoirs extralucides ? Elle saurait sans doute me faire dire mon impossible à dire et me faire sortir de mon propre coma.

Mon histoire était liée à la mort, à un enrobage, un plombage qui m'étouffait. J'étais la survivante dans un champ de morts, à l'instar du colonel Chabert, « celui qui est mort à Eylau » et qui, après avoir vu l'amoncellement des cadavres sur lui, revient demander son dû. Mais, contrairement à lui, je n'étais pas vivante auparavant, je vivais en excluant la dimension de la vie, qui n'existe que pour la mort, avec une division hermétique entre le dedans et le dehors. « Survivante » pouvait être mon nom dans la structure familiale.

Mon analyse s'est déroulée sur ce champ de ruines : impossible pour moi d'évoquer la vie, c'était mon domaine, et dehors rien n'y paraissait. Comme le coiffeur dans le film de Lanzmann, *Shoah*, qui dans le camp devait tondre celles qui entraient dans les chambres à gaz. Coiffeur « normal » aux États-Unis, il ne pouvait parler de cet avant tant ce qu'il aurait dit portait d'horreur à entendre. Son témoignage lui fut arraché avec toute la patience de Lanzmann.

L'analyse était le lieu où je pouvais peu à peu dans le déroulement de mon énonciation déplier cette horreur, ce charnier, mais en même temps, là, il m'était impossible de parler de la vie vivante, de la vie libidinale, même dans ses contingences les plus communes.

J'étais Je et l'Autre, appliqués comme on applique le moulage sur la statue. Fille appliquée, élève appliquée, enfant appliquée, j'avais la maladie de la mort. Plusieurs ébranlements m'ont fissurée, un dévoilement a progressivement entamé mon enrobage dans l'Autre, mais aussi bien des découragements ont failli me faire lâcher prise.

Sans aucun doute le désir de mon analyste a été déterminant, insistant jusqu'au bout à me faire construire mon fantasme. Ce réel angoissant dont je ne sortais pas s'est peu à peu orienté, j'ai pu soulever la cloison que j'avais édifiée, et progressivement je me suis trouvée dedans *et* dehors, sans que l'horreur de savoir ne me mît à terre. Je dirais que cela m'a ouvert les oreilles dans ma pratique et a notablement changé mon lien social.

C'est là que j'ai éprouvé la nécessité de témoigner auprès d'autres de mon trajet, de la façon difficile dont j'avais trouvé une solution, ou plutôt un traitement de mon insupportable. Et le dispositif de la passe m'a aidée à remettre différemment en jeu mon discours, avec une adresse différente, une dimension nouvelle de ma parole.

Je pensais faire un exposé raisonné de mon analyse, étayé par une certaine logique et par des signifiants maîtres qui avaient organisé ma vie. Une forme de récit, le déroulement de mon histoire, histoire enfin retrouvée après tous les balbutiements et les bégaiements durant la cure. Sans mes passeurs, tout ce charroi de mots pouvait rester à mon usage personnel et ne m'aurait pas permis de me dégager d'un certain engluement de mon analyse, surtout de l'issue de mon analyse, car quelque chose n'était pas conclu, et je voulais en venir à bout.

En cours de passe, un rêve est venu me remettre au travail, un rêve court : « Un camion avec une remorque remplie de déchets de boucherie pour l'équarrissage. Vision qui me fait dire : je ne vais tout de même pas apporter toutes mes cicatrices. »

J'avais pourtant apporté mes cicatrices, je n'avais fait que ça dans mon analyse, mais ici je l'entendais comme « si Catherine se », avec le verbe manquant. Sans doute ce possessif et le signifiant manquant me renvoyaient-ils à la possible appropriation de ma vie. J'étais jusque-là empêtrée dans une vie écornée de la mort, j'avais toujours vécu avec quelqu'un qui allait mourir, et « j'assurais » comme on dit, alors que ce n'était que simulacre. Les morts autour avaient eu leur vie et ce n'était pas la mienne. Ma cicatrice était la maladie de la mort, ou la maladie de la mère, qui me rendait auparavant blindée, inentamable.

L'équarrissage me renvoyait au charnier, au corps de ma mère, sans que je veuille savoir ce qu'il y a sous la peau. En médecine, l'équarrissage est la résection d'une lésion étendue. En menuiserie, c'est mettre une pièce de bois au carré, le rabotage en étant une des façons, non sans évoquer la chirurgie orthopédique fréquente pour ma mère. Et, terme de boucherie, c'est le traitement de la carcasse animale avec ses déchets puants, impropres à la consommation, le dépeçage, l'écorchage, le démembrement.

Si survivante était mon nom à l'entrée de ma cure, avec sa dimension narcissique, imaginaire, l'équarrissage est venu me désigner une place qui me sorte de

l'anecdotique de mon histoire, pour chercher un ordre, pour quitter le particulier et extraire ma singularité. Et c'est un changement radical, un changement de mon rapport à l'Autre, remis à sa place et non plus collé.

La fin de mon analyse a valu comme fin de la tache symptomatique, de l'attache symptomatique. Dans le transfert, j'avais pu mettre au jour ce qui constituait mon impossible à dire, en lien aussi au défaut paternel dans sa fonction de transmission de la castration. Car lui aussi, du fait de son histoire, de son insertion dans le monde, avait produit un *black-out* sur sa vie. Défaut de savoir certes, mais qui m'a conduite à vouloir savoir.

Pour finir, des questions s'imposent encore à moi. Pourquoi est-ce dans l'expérience de la passe que quelque chose s'est remanié, qui ne s'était pas complètement dévoilé dans ma cure ? J'ai parlé de forçage pour le moment où j'avais quitté mon analyste. Était-ce dû au dispositif de l'analyse avec un analyste en position d'Autre, qui a pour corollaire de rester trop comme celui qui pourrait jouir de l'analysant, et de ce fait produit une forme d'inhibition de sa part comme dommage collatéral ? Était-ce la marque d'un transfert mal résolu ?

Autant l'analyse était labeur, lourde d'incertitudes, d'angoisse, par le réel mis en jeu, autant le déroulement des entretiens de passe m'a délestée, par l'effort d'éclairage, par le souci de démontrer ce qui était en cause, et m'a orientée vers un questionnement nouveau.

Le moment était venu, surtout je me sentais capable de dire à d'autres mon rapport au réel. Je parlais plus haut de mon *a priori* concernant le récit que je pensais faire, mais, au final, dans l'après-coup je pencherai plutôt pour une comparaison esthétique, et je dirai que la passe est possiblement baroque, pour reprendre Lacan dans *Encore*, dans le chapitre sur ce sujet où il oppose savoir et révélation. Elle est baroque, car dans l'étalage du déroulement de la cure et de ses moments-clés, il y a comme un récit de martyr, et Lacan nous rappelle que martyr veut dire témoin. Baroque aussi par la déformation si singulière des contingences, contingences analogues peut-être à la platitude des récits de rêve quand il s'agit des autres. J'avais entendu parler de révélation pour la passe dans la cure, quelque chose de l'ordre d'une épiphanie, mais sans doute est-ce du fait que, dans le discours de l'analysant, à un moment peut se dire et se lire autre chose que ce qu'il signifie, et des choses insignifiantes peuvent être portées à une valeur fondamentale.

Il y a eu certes dans mon analyse des moments cruciaux, pourtant tout au long de mon trajet ils pouvaient me laisser le goût de mon incapacité à m'analyser, et d'une certaine façon un certain scepticisme. Était-ce une difficulté par rapport au sujet supposé savoir ? Mon analyste à cet égard me semblait plus convaincue ou alors plus

décidée que moi dans le déchiffrement de mes symptômes, mais pour moi, seule mon angoisse me semblait vraie. Rien, pas même la nomination d'AE, ne me semble venir garantir que le réel en cause dans ma cure soit entièrement passé dans le savoir produit. Cependant, cette nomination m'a allégée du poids de ce réel puisque quelques autres avaient pu l'entendre. La nomination est plutôt venue m'inciter à tenter toujours plus à en témoigner.

Dans la passe, j'ai essayé de reconstruire ces moments, leur fonction, mais je crois que c'est le rêve de l'équarrissage qui est venu conclure la fin de l'analyse. Nécessité logique sans doute, car rêve adressé à moi-même et aux autres, et qui dans son horreur exprimée est venu cerner l'angoisse du refoulement passé. L'important de la passe est de dire ce qui, bien que resté comme un blanc, peut se démonter et se démontrer.

Ce n'est pas se donner comme martyr au sens de jouir de la souffrance, ce n'était pas exhiber toutes mes cicatrices, mais être le témoin qui veut avant tout transmettre le vivant de la psychanalyse. C'est en ce sens que la passe peut être baroque. Que l'art baroque ait initié l'avènement de la Science n'est pas sans intérêt pour le travail à accomplir dans une école de la passe.